

Il y avait une réunion nombreuse et élégante. Tous les morceaux du programme ont eu un succès incontestable. L'ouverture dramatique de Clément a été bien enlevée et très justement applaudie. La fantaisie Macbeth, quoique exécutée avec une grande précision, a cependant trouvé le public un peu froid; mais cette réserve ne doit être attribuée qu'à une seule cause: on a trouvé cette fantaisie un peu longue.

Le chœur des Enfants de Lutèce a été chanté d'une façon remarquable et a produit beaucoup d'effet. Le Nocturne, de Denelve, a été dit avec une grande pureté d'intonation et une intelligence parfaite de toutes les beautés que l'auteur a semées dans cette œuvre.

Il est regrettable que le bruit extérieur ait empêché une partie des auditeurs de saisir toutes les nuances de ce chœur qu'on a fort applaudi.

Après la première partie du concert, on a remarqué les dispositions nouvelles du cirque de M. Loisset; un théâtre a été ménagé pour les représentations de pièces militaires et des évolutions équestres dont on parle beaucoup.

Qu'on nous permette, en passant, de souhaiter à M. Loisset tout le succès que méritent son talent et les efforts qu'il vient de faire pour procurer de nouveaux plaisirs aux amateurs de l'art hippique.

La seconde partie du concert n'a pas eu moins de succès que la première.

L'ouverture de Raymond a été exécutée avec entrain et a fait beaucoup de plaisir.

L'auditoire a parfaitement apprécié le cachet original de la valse le Tour du Monde.

Pour parer aux inconvénients provenant du manque d'acoustique de la salle, les Orphéonistes ont chanté dans le milieu de l'enceinte la Révolte à Memphis. Ce chœur, qui impressionne toujours les masses, a été rendu avec un ensemble et une précision rares.

On a surtout remarqué la Prière à Isis et le Serment, dont le caractère dramatique a été saisi avec beaucoup d'énergie par les exécuteurs.

Un chant de circonstance, Vive l'Empereur, a été chanté par les deux sociétés réunies et a produit un grand effet. Une surprise avait été ménagée à l'auditoire: pendant l'exécution de ce chœur, on vit tout à coup le décor de la scène s'entr'ouvrir et laisser place, à l'horizon, aux montagnes éclairées par des feux du Bengale. L'effet était vraiment féerique. Les applaudissements ont été chaleureux.

N'oublions pas de constater que le but de cette soirée a été atteint et que le produit de la recette, consacré à de nobles souffrances, est assez considérable.

On a remarqué avec satisfaction qu'une assemblée nombreuse a répondu à l'appel des artistes et des amateurs qui ont organisé ce charmant concert avec un dévouement et un zèle qu'on ne saurait trop louer.

Les pièces de 5 fr. en or, du petit module, ont cessé d'avoir cours à partir de vendredi 13 courant. On doit faire observer, toutefois, que les pièces de 5 fr. retirées de la circulation sont uniquement celles du petit module, qui sont très rares aujourd'hui, et non point les autres, ayant cours légal, comme par le passé.

Cependant, les marchands et les petits détaillants surtout, montrent beaucoup de défiance quand on leur présente une de ces pièces encore bonnes et valables. La plupart même refusent de les recevoir, ce qui est une contravention. On ne peut refuser la monnaie qui a cours légal, sans se mettre en opposition avec les règlements applicables à cet objet.

Voici le résumé chronologique de la campagne d'Italie, dont les résultats ont été si grands et si rapides:
 10 mai 1859. — Départ de l'empereur pour l'armée.
 20 mai. — Victoire de Montebello.
 30 mai. — Victoire de Palestro.
 1er juin. — Passage du Tessin.
 3 juin. — Victoire de Turbigo.
 4 juin. — Victoire de Magenta.
 6 juin. — Entrée de l'empereur à Milan.
 8 juin. — Victoire de Marignano.
 18 juin. — Entrée de l'empereur à Brescia.
 24 juin. — Victoire de Solferino.
 29 juin. — Passage du Mincio.
 8 juillet. — Suspension d'armes.
 12 juillet. — Conclusion de la paix.

On annonce, dit l'Union, une nouvelle révolution dans la fabrication des armes à feu. Il s'agirait de substituer l'aluminium au bronze, au fer et à l'acier, pour les canons de fusil et même pour les pièces d'artillerie. Des essais tout récents ont parfaitement réussi. Une paire de pistolets en aluminium ayant subi victorieusement toutes les épreuves, vient d'être déposée au ministère de la guerre. On sait que l'aluminium l'emporte de beaucoup en solidité sur le bronze, le fer et l'acier.

Le chemin de fer organise, pour le dimanche 31 juillet 1859, un train de plaisir de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul à Calais.

2^e classe, 5 fr.; — 3^e classe, 4 fr. (aller et retour compris).

aller.

Départ de Tourcoing, dimanche 31 juillet, à	6 h. 45
— Roubaix, à	6 52
— Lille, à	7 20
— Armentières, à	7 52
— Bailleul, à	8 14
Arrivée à Calais, à	10 20

Retour.

Départ de Calais, le même jour, à	7 00
Arrivée à Bailleul, à	8 35
— Armentières, à	9 15
— Lille, à	9 50
— Roubaix, à	10 15
— Tourcoing, à	10 21

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes. On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 19 au 25 juillet 1859 inclus, 23 garçons, 11 filles.

MARIAGES.

Du 20 juillet. — Entre Alfred - Désiré Clément, marchand, et Clémence Fervacques, cabaretière. — Jean-Baptiste-Alexandre Coget, serrurier-mécanicien, et Alphonsine-Catherine Delion, sans profession.

Du 25. — Entre Léopold-François-Cornille Scherpercel, tisserand, et Jeanne Vanbellinghen, tisserande. — Théodore - Eugène Vandenaesbele, marchand, et Virginie-Joseph Waterlot, journalière.

DÉCÈS.

Du 19 juillet. — Rosalie Duchatelet, 23 ans, ménagère, épouse de François Leclercq, hôpital.
 Du 21. — Théodore - Joseph Lepoutre, 49 ans, fleur, célibataire, hôpital.
 Plus 12 garçons et 12 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

FAITS DIVERS.

M. Danchou, doyen des notaires de France, vient de mourir à Armits, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, dans la plénitude de toutes ses facultés intellectuelles. Sa carrière notariale date du règne de Louis XVI.

— C'est le prince Napoléon qui sera chargé d'aller recevoir à Vienne, afin de les ramener en France, les restes mortels du duc de Reichstadt. Le départ de Son Altesse Impériale pour Vienne aura lieu incessamment.

— La guerre a donné naissance à une foule de publications quotidiennes vendues à Paris, sur la voie publique, avec permission exceptionnelle de l'autorité. On annonce que ces publications, qui n'étaient soumises à aucune des charges qui pèsent sur les autres journaux ou publications, vont être supprimées.

— Il est arrivé ces jours derniers, à Paris, un train de plaisir à prix très réduits; il nous amenait une véritable armée d'Allemands-Autrichiens, composée de familles qui vont visiter aux lieux de dépôts leurs parents, les nobles et pauvres vaincus de Magenta et de Solferino.

— On lit dans le Journal du Cher :

« Par un sentiment de délicatesse que chacun appréciera, M. le général de division Sol avait invité à déjeuner, lundi matin, dix officiers autrichiens en résidence à Bourges. Au dessert, le général a porté un toast « aux deux empereurs! » qui a été chaleureusement acclamé. Un capitaine parlant un peu notre langue, a répondu au nom de tous ses compagnons, en buvant « à l'empereur des Français et à sa vaillante armée. »

» L'accueil bienveillant de M. le général Sol avait sensiblement ému ses hôtes. Cette réception courtoise, à laquelle ils ne s'attendaient guère, a grandi en eux le sentiment d'admiration qu'ils avaient déjà pour le caractère français. »

— On commence à faire évacuer sur Trieste tous les blessés convalescents qui étaient dans les hôpitaux de Vérone. On dirige beaucoup de blessés vers le Tyrol, parce que l'on espère que l'air pur des montagnes améliorera plus vite leur état. — Les grandes chaleurs ont envenimé des blessures qui au premier aspect ne présentaient aucun danger.

M. Velpeau vient de communiquer à l'académie des sciences un procédé qui fait disparaître presque instantanément les dangers d'inflammation et d'ulcération. Cette communication a produit la plus vive sensation à l'académie, et l'on dit qu'un chirurgien du Val-de-Grâce va être envoyé en Italie pour appliquer immédiatement à nos blessés un remède qui agit avec une rapidité qui tient du miracle.

(Indépendance belge.)

— Le tribunal correctionnel de Nogent-le-Rotrou avait à juger vendredi dernier un fait qui, croyons-nous, doit être unique en son genre.

Nos lecteurs ont entendu parler du moyen qu'emploient les maquignons de profession pour faire ressortir chez les vieux chevaux les yeux trop enfoncés dans leurs orbites. Ils pratiquent une petite incision sous la paupière, puis, à l'aide d'un chalumeau qui y est introduit, ils font pénétrer, en soufflant dans les cavités de l'œil, une certaine quantité d'air qui enfle les tissus et fait ressortir le globe; l'ouverture étant bouchée avec un peu de cire, l'air ne s'évapore qu'à la longue et laisse à leurs sujets une certaine apparence d'ardeur. Ceci s'appelle l'insufflation.

C'est à cette rouerie de maquignon que le

prévenu, le sieur Geray de la commune d'Arrou, canton de Courtelain, paraît avoir emprunté son procédé qu'il mettait à exécution, non pas sur de vieux chevaux, mais sur des jeunes gens, des conscrits qui, dans l'espoir d'échapper au service militaire, se prétaient à cette criminelle opération.

Bien entendu, Geray exigeait préalablement une certaine somme d'argent, augmentée en cas d'exemption. Depuis plusieurs années, il exerçait ses coupables manœuvres. Deux jeunes gens du canton d'Authion, entre autres, les sieurs Germond et Suffice, convaincus d'avoir usé de la recette, dont l'effet n'a manqué que par des circonstances indépendantes de leur volonté, sont condamnés à huit jours de prison.

Quant à Geray, le tribunal prononce contre lui un jugement qui le condamne à deux ans de prison et à 20 fr. d'amende.

— Un jeune zouave de Saillans, Auguste Magnat, blessé à Palestro, écrit à ses parents une lettre datée de Verceil, le 16 juillet, qui, toute dictée par le cœur, est un modèle du genre. Nous en reproduisons quelques passages d'après le Courrier de la Drôme :

Les journaux me devanceront peut-être et me priveront du plaisir de vous annoncer l'insigne honneur dont, au milieu d'une immense population, je viens d'être comblé par la main de notre auguste souverain Napoléon III...

Il était trois heures après midi, lorsque j'appris que Sa Majesté devait passer à Verceil, à quatre heures. Aussitôt, je m'empressai de m'habiller, et, à l'aide de mon bâton, je me dirigeai sur la station du chemin de fer; car il faut vous dire que depuis dimanche j'ai mis de côté mes béquilles.

Les bons habitants de Verceil, qui se pressaient en foule vers la station, semblaient se faire un devoir de me céder le passage; aussi j'eus très peu de peine à arriver juste à l'endroit où l'Empereur allait s'arrêter quelques instants pour prendre quelques rafraîchissements. Il ne se fit pas attendre, car à peine étais-je arrivé, que le sifflet de la locomotive vient faire palpiter tous les cœurs.

Quelques instants après, le convoi arrivait heureusement au milieu de nous; LL. MM. Napoléon III et Victor Emmanuel II furent salués par les cris mille fois répétés de Vive l'Empereur! Vive le Roi! Vivent les libérateurs de l'Italie! Après avoir reçu les félicitations de la ville, l'Empereur jeta un regard sur tous les assistants et les salua gracieusement avec ce doux sourire qui lui est habituel. J'eus le bonheur d'être aperçu de Sa Majesté, qui me fit signe d'approcher de la portière: « Zouave, me dit-il, vous êtes blessé? — Oui, Sire. — A quelle bataille? — Au combat de Palestro, Sire. — Quelle est votre blessure? — A la cuisse, Sire; et je lui montrai les trous encore existant que les balles avaient faits à mon pantalon. — Vous allez mieux maintenant? — Oui, Sire, je commence à marcher sans trop de peine. » Alors il me fit signe d'approcher davantage, et au milieu de cette foule immense, l'Empereur, détachant lui-même de sa poitrine la décoration qu'il portait, la place de sa main bienveillante sur la mienne.

« Tenez, mon enfant, me dit-il, recevez cela en attendant mieux. Aussitôt les vivats et les applaudissements recommencèrent de plus belle. Deux grosses larmes coulèrent sur mes joues pour témoigner toute ma reconnaissance à mon Empereur. Ce fut tout ce que je pus lui dire, la parole me manqua. L'Empereur le comprit et me présenta sa main, que je pressai pour la seconde fois avec effusion. Je le saluai ensuite et me disposai à me retirer, mais une scène non moins frappante m'attendait encore.

« Plus d'un homme ne vous l'a-t-il pas avoué à genoux? » E les soupirent. « Je vous en prie, essayez ce gant. Rappelez-vous ma promesse, ou si vous voulez, mon serment. Le gant leur allait à toutes deux. « Que dois-je faire? Vous adorer toutes les deux? Eh bien, partagez-vous donc mon cœur et mon âme? Et il regarda la princesse. « Il m'aime! » pensa-t-elle. Et il sourit à milady Munk. « Il m'aime! » se dit elle à son tour. Elles venaient pour engager le baron à les accompagner au tombeau de Virgile, où elles avaient appris qu'Elise Alstern se proposait de se rendre. La vanité les conduisit à l'attaquer d'abord sur son inconstance supposée. Battues par leurs propres armes, elles n'en conservèrent pas moins un peu de défiance, et le désir de voir Feldmans et Elise ensemble. Des occupations importantes l'empêchaient de partir avec elles; mais il promit de les suivre de près, et, satisfaites de cette réponse, elles le quittèrent pour aller surprendre la jeune artiste dans sa promenade solitaire. Quant à lui, dès qu'il eut terminé son travail, il fit seller un cheval pour les rejoindre.

Au moment où il sortait, il rencontra dans le vestibule Daniel, couché dans une chaise à porteurs, et venant occuper son nouveau domicile. Feldmans le reconnut aussitôt malgré sa maigreur, et quoiqu'il ressemblât à un moribond. En le voyant dans cet état déplorable, il sentit s'évanouir le soupçon qu'il était peut-être la veille à la tête des assassins soudoyés.

« Je viens mourir près de vous, lui dit Daniel,

— Nous les promettons.
 — Eh bien donc, je vais tout vous dire: c'était une... une gantière.
 — Cela vous étonne, mesdames; mais cette jeune personne est une jolie petite gantière à laquelle j'avais donné rendez-vous... je vous dirai plus tard dans quel but... En sortant du palais après mon entrevue avec cet aimable enfant, je fus assailli par une bande de mauvais sujets armés, conduits par son fiancé qui est un jeune homme jaloux et violent.
 — Un jeune homme, dites-vous? Je ne puis m'empêcher de rire. Savez-vous qui dirigeait l'attaque?
 — Le connaissiez-vous?
 — Acton a déjà obtenu des agresseurs l'aveu que leur chef était un certain Sarelli.
 — Sarelli... Le fiancé de la jeune personne ne peut-il se nommer ainsi?
 — C'est possible; mais, selon les renseignements déjà recueillis, ce Sarelli est un vieillard qui s'habille à peu près comme un moine. D'ailleurs l'attaque n'était dirigée que contre votre personne, monsieur le baron, remarquez-le bien, uniquement contre votre personne, cet homme vous ayant juré une haine implacable, au dire des individus arrêtés. Leur intention étant de vous saisir vivant.
 — Avouez que vous vouliez nous tromper. Une jolie fille n'accueille pas l'amour d'un vieillard morose. Ah! mon Dieu, quel conte vous vous faisiez! Vous gardez le silence. Vous êtes moins inventif cette fois.
 — Feldmans s'était douté que l'attaque n'était qu'à son adresse; la certitude qu'il ne s'était pas trompé l'affligeait.
 — Mais quel en était l'auteur? Une idée lui vint tout à coup — Daniel peut-être?

« Vous oubliez votre histoire... continuez-la donc!
 — Vous n'avez pas réussi, monsieur le baron, en inventant la jalousie de Sarelli, mais peut-être serez-vous plus heureux avec votre gantière.
 — Voyons; où en étai-je? reprit Feldmans en souriant.
 — Vous lui aviez donné un rendez-vous.
 — C'est cela... Mais si je me confie à vous...
 — Nous ne vous trahirons pas... Continuez.
 — Voici l'affaire: j'admire, j'adore, j'idolâtre jusqu'à la folie deux dames d'une beauté remarquable et d'une amabilité indicible.
 — Vous nous effrayez.
 — Plaignez-moi; je les aime toutes deux; je donnerais ma vie pour elles... mais je ne sais laquelle je préfère. N'est-ce pas un malheur?
 — Et c'est à nous que vous faites cet aveu?
 — Pourquoi donc pas? Vous m'avez assuré de votre amitié, et j'y crois. Voici l'idée que j'ai eue. Il y a quelques jours, au palais royal, mon attention tomba sur le beau tableau de Schidoni, la Pitié. La grâce du visage me séduisit, l'ensemble m'échanta; mais surtout j'éprouvai une admiration profonde pour les mains délicates, potelées, vraiment belles, que Schidoni semble avoir peintes en s'inspirant du Corrège. Qu'y a-t-il de comparable à une jolie main de femme? De tous les genres de beautés, c'est celle de la main qui me ravit le plus. Et c'est naturel; cette main nous caressera, nous conduira... Si elle n'est pas gracieuse, que devient tout le reste?
 — L'inquiétude et la jalousie éclataient de plus en plus sur les traits des deux dames.
 — Pardonnez-moi, mesdames; mais, cédant à un désir irrésistible, je baisai cette main ravis-

sante... Si l'image avait eu de la vie, oh! j'aurais fléchi le genou et demandé la permission de presser cette main sur mon cœur; mais les deux dames dont la beauté et l'amabilité m'attiraient, comme deux aimants d'une égale puissance, ont aussi des mains que le Corrège semble avoir créées dans un de ses plus beaux moments d'inspiration. Laquelle a les plus petites et les plus jolies? C'est à elle seule, me disais-je, que je me propose d'offrir mes hommages à l'avenir.
 — On ne fait pas d'ordinaire de pareils aveux à deux dames.
 — Je fis donc venir une gantière qui mesura les dimensions de cette petite main: tenez, voici le résultat de son travail.
 Et Feldmans tira de sa poche un tout petit gant.
 « Quel travail élégant et délicat! s'écria la princesse.
 — Quelle petite main! ajouta milady.
 — Je me propose de présenter ce gant aux deux souveraines de mon cœur, et de ne plus fléchir le genou que devant celle qui pourra le mettre.
 — Et qui sont ces dames?
 — Il faut les nommer.
 La vivacité des deux amies disait assez ce qui se passait entre elles.
 « Qui? répondit Feldmans; pouvez-vous me le demander? Qui, mesdames, si ce n'est vous-mêmes?
 Elles s'entregardèrent avec surprise.
 « Vos cœurs ne vous l'ont-ils pas déjà dit? » Elles rougirent.
 « Votre glace ne vous a-t-elle pas révélé mille fois le pouvoir de vos yeux? » Elles sourirent.

« Plus d'un homme ne vous l'a-t-il pas avoué à genoux? » E les soupirent.
 « Je vous en prie, essayez ce gant. Rappelez-vous ma promesse, ou si vous voulez, mon serment. Le gant leur allait à toutes deux.
 « Que dois-je faire? Vous adorer toutes les deux? Eh bien, partagez-vous donc mon cœur et mon âme? Et il regarda la princesse.
 « Il m'aime! » pensa-t-elle.
 Et il sourit à milady Munk.
 « Il m'aime! » se dit elle à son tour.
 Elles venaient pour engager le baron à les accompagner au tombeau de Virgile, où elles avaient appris qu'Elise Alstern se proposait de se rendre. La vanité les conduisit à l'attaquer d'abord sur son inconstance supposée. Battues par leurs propres armes, elles n'en conservèrent pas moins un peu de défiance, et le désir de voir Feldmans et Elise ensemble. Des occupations importantes l'empêchaient de partir avec elles; mais il promit de les suivre de près, et, satisfaites de cette réponse, elles le quittèrent pour aller surprendre la jeune artiste dans sa promenade solitaire. Quant à lui, dès qu'il eut terminé son travail, il fit seller un cheval pour les rejoindre.
 Au moment où il sortait, il rencontra dans le vestibule Daniel, couché dans une chaise à porteurs, et venant occuper son nouveau domicile. Feldmans le reconnut aussitôt malgré sa maigreur, et quoiqu'il ressemblât à un moribond. En le voyant dans cet état déplorable, il sentit s'évanouir le soupçon qu'il était peut-être la veille à la tête des assassins soudoyés.
 « Je viens mourir près de vous, lui dit Daniel,